



LEÏLA SEBBAR

***“LES FEMMES SONT UN
REMPART CONTRE
L’ISLAMISME”***

Franco-Algérienne, Leïla Sebbar est un écrivain qui passionne jusqu’aux États-Unis, où son œuvre est étudiée. Rencontre avec une libre-penseuse de l’immigration, du métissage, des droits des femmes, de l’islam...

**Par Michèle Fitoussi
Photo Jean-François Robert**

C'est parce qu'elle est née à Aflou, dans l'Oranais, d'un père algérien et d'une mère française, instituteurs, que Leïla Sebbar se place depuis toujours dans un entre-deux fécond qui mixe deux pays, deux cultures, mais aussi l'histoire intime et l'histoire politique. Ses allers-retours incessants entre Orient et Occident, dont elle interroge inlassablement la mémoire, la situent à la bonne place pour décrypter les questions qui traversent le monde aujourd'hui : l'histoire coloniale et la décolonisation, l'islam, l'immigration, le métissage, l'identité, les droits des femmes. Auteure prolifique de romans, essais, récits, journaux intimes, étudiée jusqu'aux Etats-Unis, elle publie des nouvelles, « Ecrivain public », et un recueil de textes inédits de 34 auteurs : « Une enfance juive en Méditerranée musulmane » (Bleu Autour). Entretien avec une femme sans concessions, au regard aiguisé et au sourire tendre.

ELLE. *L'exil est le fil rouge de tous vos écrits, le thème récurrent de vos deux derniers livres. Pourquoi y revenir ?*

LEÏLA SEBBAR. A mesure que j'écris, je me rends compte que le sentiment de l'exil est toujours profondément inscrit en moi. Ce n'est pas un exil malheureux : la France où je suis venue en 1961, à 18 ans, est le pays de ma mère, de ma vie, celui de mes amours, de mon mari, de mes enfants. C'est le pays que je préfère, où je vis le mieux. En Algérie, j'ai vécu l'enfance, l'adolescence et la guerre, ce qui a été fondateur pour moi. Je ne peux pas écrire l'Algérie sans la France ni la France sans l'Algérie, je suis toujours au croisement des pays et des appartenances. Mais quand j'écris et que je parle d'exil, c'est fondamentalement celui où m'a inscrite mon père puisque je ne parle pas sa langue.

ELLE. *Vous dites souvent : « Je n'aurais pas été écrivain si j'avais parlé la langue de mon père »...*

L.S. Mon père, algérien musulman, lettré en arabe et en français, et ma mère, française catholique de Dordogne, étaient des instituteurs laïques de la III^e République. J'ai été élevée sans apprendre la langue de mon père, qui ne me l'a pas transmise, et sans Dieu et ce que cela représente de la civilisation. C'est irréparable. Ecrire est pour moi la seule tentative de réparation possible. Mais c'est surtout un processus permanent de création et de recreation qui ne finira qu'à ma mort. J'écris pour explorer une terre inconnue, même si ma terre natale est l'Algérie. Et dans ce que j'écris, ce lieu-là est important.

ELLE. *Dans « Une enfance juive en Méditerranée musulmane », on sent la nostalgie d'une coexistence harmonieuse entre les religions. Etait-ce le cas ?*

L.S. C'était « ensemble mais séparés », comme l'écrit Guy Sitbon. Pendant très longtemps, musulmans et juifs ont vécu la même histoire qui a été aussi celle de violences successives. L'harmonie est en partie rêvée. Mais je crois qu'une histoire commune sur une terre commune fait que, malgré les conflits, les liens sont indéfectibles. En lisant les auteurs que j'ai rassemblés dans ce recueil, je me suis aperçue que leurs parcours pouvaient intéresser les adolescents d'aujourd'hui, les pousser à interroger leurs pères, leurs familles, leurs aïeux. Bien sûr, à chaque fois que j'écris ou que je publie, je ne pense pas à la transmission,

APRÈS LE PRINTEMPS ARABE, ON NE PEUT PAS DEMANDER LA DÉMOCRATIE ET EN MÊME TEMPS SE LAMENTER PARCE QUE LES RÉSULTATS NE SONT PAS CEUX ESCOMPTÉS.

mais, ayant été privée d'une part de mon héritage culturel, j'ai une proximité de fait avec tous ces enfants.

ELLE. *De nombreuses manifestations célèbrent le cinquantenaire de la guerre d'Algérie. En êtes-vous surprise ?*

L.S. Je ne m'attendais pas à toutes ces expressions venues de la France entière par tous ceux qui sont liés à l'Algérie d'une façon ou d'une autre. Je pensais même que ce serait le contraire, que la culpabilité, le remords et toutes les friosités feraient que l'on serait prudent, qu'on attendrait que quelque chose se décoinçât en Algérie pour réagir. Là-bas,

peu de choses se sont passées, peut-être en raison des élections législatives parce qu'il ne faut pas trop agiter les réflexions dans ces instants politiques. Ou peut-être parce que l'Algérie attend le jour de l'Indépendance, le 5 juillet 1962, pour la célébration officielle. Le silence algérien est étonnant par rapport à tout ce qui se passe en France.

ELLE. *Quel a été votre regard sur les révolutions arabes ?*

L.S. J'ai été heureuse qu'après toutes ces années de soumission et de subordination les citoyens et les citoyennes se révoltent, descendent dans la rue, s'expriment et continuent jusqu'à ce que leurs aspirations soient entendues. Ça a été heureux jusqu'à un certain point, mais on ne peut pas demander la démocratie et en même temps se lamenter parce que les résultats ne sont pas ceux escomptés. C'est vrai en Tunisie, en Egypte, probablement en Algérie avec les élections législatives et finalement dans tout le monde arabe qui bouge. On voudrait qu'il bouge dans le sens qu'on souhaite... Mais les forces vives parlent et votent pour mettre en place un régime qui ne satisfait pas forcément les démocrates.

ELLE. *Est-ce que ça vous inquiète ?*

L.S. Oui, ça m'inquiète, car je ne souhaite pas de régimes dominés par l'islamisme radical. Mais j'ai confiance, car les démocrates existent et sont vigilants. En particulier en Tunisie : en ce début du XXI^e siècle, ce pays est l'avant-garde du monde arabe. Je pense aussi que la présence forte et déterminée des femmes va faire que l'islamisme radical ne gagnera pas. Elles sont inquiètes elles aussi, mais cela ne les démobilise pas. Leur présence est extrêmement productive.

ELLE. *Vous n'avez pas peur que leurs droits ne régressent ? Elles sont nombreuses à se voiler...*

L.S. Non, car cela correspond à des aspirations qu'on a réprimées, qu'on a refusé de voir mais qui sont là, celles d'un peuple musulman qui a voté pour un gouvernement musulman, à majorité musulmane, mais pas forcément radicale, parce que les musulmans modérés existent. On peut compter sur le fait que ces derniers gagneront, comme en Turquie, qui est un modèle important. J'éprouve plus de craintes pour l'Égypte, qui n'est pas alphabétisée comme la Tunisie, où les femmes ne bénéficient pas du même statut. Mais, à long terme, le désir de consommation va effriter les volontés de cet islamisme radical. Cela ne veut pas dire que la société de consommation soit un modèle à proposer. Mais, dans tous ces pays, la jeunesse est très curieuse, avide, très en manque d'amour et de biens.

ELLE. *Féministe engagée, vous étiez au début du Mouvement de libération des femmes. Que pensez-vous des droits des femmes aujourd'hui ?*

L.S. Pas au début, mais à partir de 1975-1976 j'ai participé à un journal politique, « Histoires d'Elles ». C'était une belle aventure. J'ai aussi collaboré à la revue de Xavière Gauthier, « Sorcières », plus littéraire. Grâce au Mouvement des femmes, le féminisme a largement diffusé dans la société, c'est incontestable, mais tout n'est pas gagné. Les droits que les femmes ont obtenus sont toujours en équilibre, donc il faut des mouvements présents, vigilants. Ça me fait plaisir quand je vois des jeunes filles s'engager, je trouve important que des mouvements féministes existent encore aujourd'hui. Ce n'est pas aussi exaltant que dans les années MLF, mais c'est d'autant plus méritant, et d'autant plus difficile aussi.

ELLE. *Quand vous êtes-vous découverte féministe ?*

L.S. Pas très tôt. J'ai toujours eu conscience de mon état, difficile d'ailleurs, de fille, de jeune fille, de femme... En Algérie, les contraintes étaient celles de la colonisation. Mes parents étaient libéraux, j'ai eu une éducation stricte sans être censurante, mais, en même temps, on ne sortait pas sans autorisation, on n'allait pas jouer dans la rue, on n'allait pas seule en ville. C'était pareil dans toutes les familles.

ELLE. *Le sentiment de liberté vient-il de votre arrivée en France ?*

L.S. Ah oui ! J'ai passé deux ans à la fac de lettres d'Aix-en-Provence puis je suis venue à Paris. C'était une liberté vertigineuse, qui aurait pu me coûter cher si je n'avais pas eu l'éducation que j'ai reçue ni les parents que j'ai eus. C'était inconscient de nous envoyer, ma sœur et moi, en France, d'avoir une confiance aveugle. Mais ils ont eu raison ! J'ai pu ainsi fuir la guerre, l'enfermement, l'ennui. Ça ne veut pas dire que cette liberté était forcément le bonheur, elle était difficile à exercer, et c'était aussi difficile, toute seule, de s'inventer des limites. Le goût de l'étude, des livres, de la littérature est venu de là. Quand Mai 68 est arrivé, j'ai vraiment pu parler de liberté, parce que ces moments très forts m'ont permis de

MES RÉVOLTES SONT
PASSÉES PAR LES LIVRES
ET PAR L'ÉCRITURE, ELLES
SE SONT ADOUCIES
D'UNE CERTAINE
MANIÈRE. ET PUIS JE N'AI
PAS RISQUÉ
D'AFFRONTLEMENTS, DE
CONFLITS GRAVES.

lever des inhibitions, de poser des questions, de réfléchir avec d'autres, de ne pas être seule. S'il n'y avait pas eu dans mon histoire personnelle ces deux histoires collectives et violentes, Mai 68 et le MLF, je crois que je n'aurais pas écrit de fiction.

ELLE. *Vous avez deux fils mais vous n'auriez jamais « su élever une fille ». Pourquoi ?*

L.S. Dans la société actuelle, je n'aurais pas su comment m'y prendre. Les permissions et la liberté sont telles que j'aurais été trop rigide, j'aurais eu à faire face à des contradictions beaucoup plus violentes que pour des fils. Dans la tradition éducative très stricte que j'ai reçue, les fils ont davantage de libertés.

ELLE. *Votre féminisme est paradoxal !*

L.S. Mais c'est vrai ! Et c'est pour cela que je le dis : une fille n'aurait pas été bien avec moi...

ELLE. *Du coup, vous avez eu beaucoup de filles de papier, les héroïnes de vos livres, qui sont souvent des rebelles.*

L.S. Ces filles-là m'intéressent parce qu'elles ne me ressemblent pas. Mes révoltes sont passées par les livres et par l'écriture, elles se sont adoucies d'une certaine manière. Et puis elles étaient sans danger. Je n'ai pas risqué d'affrontements, de conflits graves, de résistances meurtrières, je suis restée enfermée dans une chambre et dans les livres.

ELLE. *Comment avez-vous réagi aux discours anti-immigrés de la campagne présidentielle ?*

L.S. Tout comme le vote islamiste en Égypte, je pense qu'il faut en tenir compte. On est dans la cécité en diabolisant les résultats des élections ou bien Marine Le Pen. C'est bien sûr un geste de défense mais je pense que ce n'est pas une bonne analyse politique. Il faut prendre en compte l'expression d'une partie des citoyens français qui s'expriment de cette manière-là. Il faut savoir qu'ils sont là et qu'ils existent, et la gauche doit le savoir aussi. Elle a désormais le pouvoir, elle est en devoir de réfléchir sur toutes ces questions de l'immigration et de rappeler une histoire commune pour que l'on soit dans un projet commun. Le cinquantenaire de la fin de la guerre d'Algérie, c'est aussi l'occasion de dire que l'histoire commune a été et qu'elle est encore aujourd'hui.

M.F.